

BULLETIN.

Nouvelles diverses.—Principes d'association.

— Toutes les personnes qui ont besoin de correspondre avec ce Bureau tant pour l'acquit de leur abonnement aux *Mélanges Religieux*, que pour des demandes de manuels et cartes de tempérance, calendriers, etc. sont priées de s'adresser à M. Plamondon prêtre, à l'Evêché.

— Nous voyons par une circulaire de M. le Dr. Meilleur, le Surintendant de l'éducation, que l'octroi scolaire du gouvernement pour 1844, est maintenant entre les mains des commissaires spéciaux chargés de la distribution de l'argent des écoles. MM. les commissaires des paroisses peuvent donc de suite toucher l'argent, en remplissant les formalités ordinaires.

— Les bruits d'une guerre provoquée par l'annexion du Texas, dont nous ne pouvons parler encore que d'une manière fort vague dans notre dernier numéro, semblent avoir acquis aujourd'hui plus de consistance. On annonce officiellement que trois bricks sont partis de Pensacola avec des instructions cachetées qui ne devaient être ouvertes qu'en mer. Les journaux ne paraissent pas douter que ces instructions cachetées ordonnent aux capitaines de ces différents bricks de former une croisière sur les côtes du Mexique. Ils ajoutent qu'un grand mouvement règne dans les divers ports où sont stationnés les navires de guerre des Etats-Unis.

— Le sinistre éprouvé par le steamboat parti d'Albany pour New-York, occupe toujours beaucoup l'attention publique. Nous annonçons dans notre dernier numéro que l'on avait déjà retiré de l'eau sept cadavres dont six de femmes. Des nouvelles plus récentes nous apprennent que le nombre des victimes repêchées s'élève aujourd'hui à treize dont dix femmes. Quelques témoins de la catastrophe pensent que lorsqu'on aura pu retirer de l'eau la partie du bâtiment où étaient situées les cabines des dames, le nombre des cadavres s'élèvera peut-être à quarante. Le capitaine ne partage pas cette opinion. Il paraîtrait qu'une femme de chambre retirée vivante de l'Hudson aurait déclaré que lorsqu'elle avait quitté le salon des dames, toutes celles-ci avaient déjà pris la fuite.

Les journaux de New-York racontent plusieurs nouveaux incidents de ce drame lugubre. Nous nous bornerons à en rapporter succinctement deux ou trois qui nous ont paru mériter davantage la publicité. On a retrouvé le corps d'un nommé William Davis qui avait réussi une première fois à sauver sa sœur, et qui après l'avoir mise à bord du *Rochester*, voulut retourner sur le *Swallow* naufragé pour sauver une dame Coukling. De douze personnes, hommes ou femmes, qui sautèrent en même temps de l'avant du steamboat sur le roc où il était échoué, deux seulement réussirent à s'y accrocher : les dix autres tombèrent à l'eau. Un passager raconte qu'il tenait sa femme par la main pour s'enfuir avec elle, mais séparé d'elle par la foule, il eut à peine le temps de se sauver seul, en abandonnant sa femme qui avait sur elle \$15,000 en billets de banque.

— Nous avons vu avec un plaisir que tout bon Canadien comprendra, les nouveaux efforts faits par la Société de saint Jean-Baptiste pour s'étendre et s'affermir de plus en plus en ce pays. Une société nationale, au milieu de tant d'autres sociétés : c'est pour nous un drapeau ; c'est l'expression d'un principe : c'est l'amour de la patrie, l'union des cœurs et des volontés, c'est la force du présent et l'intelligence de l'avenir ; c'est la vie d'un peuple se faisant toucher, sentir, se manifestant à tous amis et ennemis ; c'est une protestation vivante à nos adversaires contre leurs tentatives d'anéantissement, contre leurs menaces de mort. Oui, l'association, l'union de tous les membres de la grande famille, voilà notre force et notre sauvegarde. Tous les intérêts comme toutes les gloires sont et seront toujours là. Nous sommes donc heureux de voir qu'on semble le comprendre aujourd'hui mieux que jamais. Des associations se sont formées dans nos villes dans des buts divers, mais également nobles et généreux, tendant tous aux progrès des sciences, des lettres et des arts, favorisant les intérêts matériels en même temps qu'ils ouvraient des voies nouvelles au développement des intelligences. Ce sont là des commencements si heureux, qu'ils nous font rêver à un avenir où nous n'aurons plus rien à envier aux nations les plus favorisées.

Mais à ces éléments divers de notre prospérité et de nos gloires futures, à ces glorieuses associations, grandissant chacune dans sa sphère, travaillant à

l'ombre de la grande société canadienne au bonheur et à la gloire de la patrie, il faut un lien commun, un signe de ralliement, un drapeau, un principe reconnu de tous, admis par tous. Il faut que ce principe soit d'une importance, d'une nécessité incontestable ; il faut qu'il soit assez puissant pour tenir unies les différentes parties de ce tout social. Or, qui ne voit tout d'abord que ce principe ne peut être autre que le principe religieux, le principe catholique ? — On aura beau chercher partout, notre force est là, notre nationalité est là, le bien qui doit nous unir est là. Un excellent écrivain de la *Revue Canadienne*, dans son No. du 5 avril, l'a indiqué ce principe, mais seulement indiqué ; et nous nous félicitons de trouver nos vues si conformes aux siennes, et d'avoir occasion de développer sa pensée si grande, si généreuse, si digne d'un *Ami* et d'un bon citoyen. Notre religion, voilà un principe commun, invariable, nécessaire, inaliénable, tout puissant, comme il n'en est pas un autre pour nous sur cette terre. Tant que nous sommes catholiques, nous sommes quelque chose de grand et de fort chez nous, nous formons un corps, une nation qui commande le respect et la crainte ; si nous cessions d'être et de nous montrer catholiques nous ne serions plus que quelques centaines de mille hommes de plus ajoutés à ces millions d'autres hommes devenus la chose de l'Angleterre. Si l'on voulait d'autres preuves que des paroles pour s'en convaincre il suffirait de jeter les yeux sur l'histoire contemporaine. L'Irlande d'abord, la pauvre Irlande si longtemps esclave et persécutée, a conservé malgré deux siècles d'un martyre inouï une nationalité si vivace, que désespérant désormais de l'étouffer, ses maîtres se voient aujourd'hui contraints de traiter avec elle et de lui demander la paix. A quel principe puissant a-t-elle dû cette immortelle vie qui fait l'admiration et le désespoir de ses ennemis ? Au catholicisme évidemment. Elle avait tout perdu, tout jusqu'à sa langue, le dernier bien que perd un peuple ; mais sa religion devint son drapeau, et confondant dans un même amour le culte de Dieu et de la patrie, ces deux religions de l'homme, elle l'embrassa dans une sublime étreinte, et rien ne put l'en séparer. L'Irlande demeura catholique, la foi catholique y jeta de si profondes racines, que ni les séductions, ni le martyre ne purent l'ébranler, la modifier seulement, l'Irlande fut toujours l'Irlande. — Pourquoi la Belgique, après tant d'années d'asservissement à la Hollande protestante, trouva-t-elle l'énergie suffisante pour secouer ce joug odieux ? Elle était catholique ; elle s'était maintenue et conservée catholique ; c'était sa nationalité à elle aussi, et un peuple qui sait conserver sa nationalité ne peut être longtemps esclave. — Pourquoi le très Autocrate Nicolas emploie-t-il toute sa puissance pour consommer l'apostasie de la malheureuse Pologne ? C'est que dans son instinct despotique il a parfaitement compris que tant que la Pologne sera catholique, elle sera une nationalité, un drapeau, une patrie, et que du moment qu'elle aura adopté la religion du maître rien ne pourra plus s'opposer à son esclavage et à son oppression. Ainsi des canons pour faire la conquête, puis des papes russes pour recevoir les apostasies et assurer la domination sans le secours du canon. Nous pourrions poursuivre ces citations ; car l'histoire de toutes les dominations est la même. — Ainsi nous dirons à nos concitoyens : Voulez-vous être forts et respectés, voulez-vous conserver, au milieu de tant d'autres, une nationalité sérieuse et puissante ? Soyez catholiques, montrez-vous catholiques. A ceux mêmes chez qui la foi serait faible, dans le cœur desquels les intérêts des choses présentes auraient pris la place de ce que nous nommons nous les intérêts éternels, nous dirons encore : Soyez catholiques par esprit de patriotisme ; montrez-vous catholiques pour sauver les hommes et les choses de la patrie, pour l'honneur de votre pays, pour l'amour de vous et de vos familles. Votre langue et votre religion, voilà des trésors qui vous ont été confiés, qu'il faut défendre au péril de votre vie, qu'il faut transmettre à vos descendants aussi intacts et aussi purs que vous les avez reçus de vos nobles ayeux.

C'est là assurément un principe puissant, nécessaire qui peut servir de lien admirable aux diverses associations qui grandissent et prospèrent au milieu de nous. Sans détourner aucune du but spécial et généreux qu'elle poursuit, le principe catholique, devenu un principe national, servira de point de ralliement entre ces différentes sociétés ; il en fera un tout puissant et homogène qui sera pour chacune une condition nouvelle de succès, et une garantie suprême de vie. Quelque nobles et utiles que soient les fins particulières de chaque société particulière, elles se bornent nécessairement aux intérêts de certaines classes seulement, elles sont nécessairement restreintes dans des limites que leur but même a fixés d'avance. Il est donc nécessaire